

1^{re} génération : du Maroc à la Belgique

Fatima, la rebelle

Fatima a quitté Meknès à 19 ans, en 1969, pour venir travailler en Belgique, comme domestique interne.

Une tranche de vie chargée de souvenirs douloureux.

A 19 ans, elle n'avait jamais rien connu d'autre que Meknès – la cité impériale érigée dans le nord-ouest du Maroc –, ses vallées fertiles et ses campagnes plantées d'oliviers, d'arbres fruitiers et de légumineuses, ondoyant au gré des saisons. Jusqu'à l'été 1969...

Assise dans le salon oriental au décor épuré de sa maison à Evere, Fatima⁽¹⁾, l'aînée d'une fratrie (deux filles et cinq garçons), aujourd'hui âgée de 61 ans, se souvient : "J'ai été à l'école arabe jusqu'en 3^e secondaire. Comme je n'avais pas fait de grandes études, je n'avais pas accès à l'emploi. Mais, surtout, j'ai reçu une éducation très stricte. Nous n'étions que deux filles. Nous étions donc bien tenues à la maison : nous ne pouvions pas nous éloigner de la ville pour aller chercher du boulot." Coincée dans le foyer familial et sans perspectives, Fatima voit toutefois une opportunité d'emploi se profiler, grâce à l'une de ses tantes.

"Un Belge a expliqué à ma tante qu'il cherchait quelqu'un pour venir travailler chez lui. Ma tante en a touché un mot à ma mère et l'a convaincue. Car ce n'était pas facile pour une jeune fille de quitter ses parents sans être mariée", explique Fatima. La jeune Marocaine est donc engagée pour un essai de deux mois comme jeune fille au pair pendant les vacances scolaires. "Ces Belges, parents de quatre enfants, possédaient des vignobles dans le Midi de la France. Je suis restée en France pendant les deux mois d'été. Puis, comme ils étaient contents de mon travail, je suis retournée avec eux en Belgique, à S-Gilles. Munie d'un permis de travail – un permis B –, j'étais domestique interne : je m'occupais des enfants et du nettoyage."

Mais Fatima déchantait très vite : "Cette famille vivait dans une grande maison, un hôtel de maître. Je travaillais du matin au soir. Le week-end, je les accompagnais à leur maison de campagne, près de Gasbeek. Le dimanche, après la vaisselle du midi, je pouvais sortir. Je retrouvais alors une autre jeune fille marocaine, également domestique interne. Je sortais vers 14 h mais je devais être rentrée à 18 h pour retourner à Bruxelles". Quatre heures de temps libre... "Ce n'était donc pas du tout un jour de congé !", s'exclame-t-elle. Fatima ne tarde pas à "se révolter" : "un dimanche après-midi, mon amie et moi nous sommes fait agresser par des jeunes. J'ai donc dit à mes employeurs que je voulais un autre jour de congé". Elle

hérite alors du mercredi après-midi... "pour conduire les enfants à la piscine".

Séparée des siens, seule dans un pays qui lui reste encore inconnu, Fatima n'en demeure pas moins une jeune femme de caractère. "Quand ça n'allait pas, je répondais à mes patrons : ça ne leur plaisait pas. A la fin, j'en avais ras-le-bol et j'ai fait de mon nez. Mes employeurs m'ont dit que si je n'étais pas contente, je pouvais partir. Mais partir où ? Je ne connaissais personne."

Elle paie sèchement son impétuosité. "En décembre, ils portaient toujours skier en Autriche. Ils m'ont laissée seule en leur absence, avec une liste de tâches à accomplir : nettoyer les vitres, faire la lessive, faire briller le cuivre, cirer les meubles et le parquet, repasser, etc." Désespérée, elle se réfugie dans le jardin pour pleurer, ce que ne tarde pas à remarquer sa voisine. "Elle m'a demandé :

'Pourquoi pleures-tu ?' Je lui ai répondu : 'Je ne peux pas sortir, ils m'ont enfermée et ont confisqué mes papiers'.", fond en larmes Fatima en ravivant ces souvenirs.

Touchée par la détresse de la jeune Marocaine, sa voisine lui fait escalader le mur à l'aide d'une échelle. "Elle m'a fait à manger et on est restées à parler. Puis, elle a pris le bottin téléphonique et m'a transmis le numéro du Consulat du Maroc en Belgique, qui m'a alors refait un

passport."

Malgré tout, Fatima n'ose pas porter plainte. Et continue d'encaisser les privations : "Je ne pouvais plus recevoir de coups de téléphone ni sortir. Mes patrons m'avaient même supprimé mon 'congé' du mercredi après-midi. C'est comme ça qu'un jour je me suis révoltée. Mon patron m'a alors dit : 'Vous pouvez partir, si vous voulez' et je suis partie comme ça, à l'aventure".

N'ayant nulle part où se réfugier, Fatima décide de passer la nuit à la Gare du Nord. "J'avais très peur", se souvient-elle. Au petit matin, "un groupe d'enfants qui portaient en colonnes de vacances est monté dans un train. Peu après leur départ a accouru une dame avec sa fille. Elle m'a demandé si j'avais vu les enfants et je lui ai répondu que leur train était déjà parti". Fatima sympathise rapidement avec la maman, également d'origine marocaine, et lui explique sa situation. "Comme cette dame travaillait et que les colonies de vacances venaient de tomber à l'eau, elle m'a dit : 'Si tu es sérieuse, tu peux venir avec moi à la maison. Tu t'occupes de ma fille et je t'aide à trouver du boulot...'".

Pendant qu'elle s'occupe de la fillette, Fatima rédige quelques lettres en

arabe, contre un peu d'argent. "Puis la dame marocaine m'a trouvé un travail dans une auberge de jeunesse, à la rue Verte à S-Josse. C'est là que j'ai rencontré mon futur mari", sourit Fatima. Originaire de Casablanca, il était resté logé à l'auberge avant de rallier la Grande-Bretagne où il avait décroché un contrat de travail. "Je n'avais pas encore 21 ans quand je l'ai rencontré. Or, la majorité était fixée à 21 ans. Ma mère ne comprenait pas pourquoi j'avais besoin d'un certificat de célibat et elle ne me l'a pas envoyé. A 21 ans, j'ai appris qu'on pouvait se marier sans l'accord des parents, ce que j'ai fait. Mais cela m'a coûté quatre ans de ma vie pendant lesquels je ne suis pas retournée au Maroc".

Au pays, en effet, rumeurs, jalousies et affabulations n'épargnent pas les jeunes mariés : "Ma mère, qui avait vu une photo de mon époux portant les cheveux longs, pensait qu'il était un hippie. D'autres racontaient qu'il fumait et se droguait. Mes parents étaient furieux". Fatima ne renouera avec eux que lorsqu'une lettre l'alertera que son père a eu un accident et que l'un de ses frères est décédé. Son fils a alors déjà deux ans.

En Belgique, la vie de Fatima est loin d'être un fleuve tranquille. "Je n'avais qu'un permis B de travail. Notre mariage ne permettait pas à mon mari de rester en Belgique et d'avoir des papiers." Son mari menacé d'expulsion, Fatima reçoit l'aide d'une association qui leur trouve un emploi de domestique interne dans un château. "Mon mari accompagnait notre patron à la chasse et moi, je travaillais au château, à l'intendance". Pendant ce temps, "une dame belge s'était proposée pour s'occuper de mon fils, qui avait alors sept ou huit mois, car mes patrons ne voulaient pas que je le garde près de moi".

Des cinq années qu'elle a passées au château, Fatima se rappelle une anecdote tout particulière mais surtout révélatrice... "Le patron me donnait toujours la clé de la cave. Je me disais : 'Il a confiance en moi'. Mais en réalité, il me confiait la clé parce qu'il savait qu'en tant que musulmane, je ne buvais pas. Un jour, il m'a demandé d'aller à la cave et de prendre une bouteille. Elle était tout crasseuse et l'étiquette était moisie. Je l'ai prise et j'ai retiré l'étiquette. Puis, je l'ai nettoyée avec du savon et l'ai rendue brillante parce qu'il m'avait donné un panier en argent pour l'y déposer, rituelle. Je pensais que c'était pour ne pas la casser et non pour ne pas mélanger le vin. Quand mon patron est revenu, il a crié : 'Qu'as-tu fait à cette bouteille ? Espèce d'imbécile !'. Je lui ai dit : 'Monsieur, elle était dégueulasse'. Il m'a répondu, énervé : 'Il n'y a pas plus dégueulasse que toi'."

Lorsqu'elle quitte le château, Fatima est encouragée par la gardienne de son fils à suivre une formation, dispensée par des religieuses, pour devenir aide-soigniers. "Chaque fois que je faisais des fautes en français, elles me corrigeaient. Mes stages étaient bons, mais je peinais à suivre les cours théoriques. Elles ont alors enregistré les cours sur des cassettes et j'ai appris comme ça, se félicite-t-elle. La formation a

duré neuf mois, puis j'ai été engagée au centre familial de Bruxelles. J'y ai travaillé jusqu'à ma prépension".

Installée en Belgique depuis plus de 40 ans, Fatima confie s'être "toujours sentie marocaine" même si la Belgique est un pays qu'elle "aime beaucoup". Au fil du temps, elle a constaté des changements de mentalité au sein de la population belge. "Quand j'ai émigré, il y avait beaucoup de solidarité. Par exemple, je recevais des jouets, des vêtements pour le petit. Maintenant, c'est fini tout ça. Sans doute, parce que nous sommes plus nombreux..." Mais aussi chez les immigrés. "Les immigrés de la première génération, nous étions là pour travailler, mais avec l'espoir de pouvoir retourner un jour au pays. Aujourd'hui, les nouvelles générations d'immigrés, dès qu'ils s'installent, ils cherchent à avoir la nationalité belge alors que moi, je ne l'ai eue qu'en 1989, 20 ans après être arrivée en Belgique !"

Si Fatima a toujours "essayé d'aller vers les Belges" en évitant d'habiter dans des quartiers à forte concentration maghrébine, elle regrette aussi "la crainte que les Belges ont de se sentir envahis dans leurs quartiers" par des voisins d'origine étrangère. Conséquence ? "Aujourd'hui, dans notre rue, il n'y a plus qu'une seule personne du quartier qui nous parle encore". Paradoxalement, elle reconnaît aussi la pression larvée de sa communauté : "A force de voir beaucoup de femmes immigrées qui portent le voile, on se dit que si on ne le porte pas, on a l'impression d'être différente des autres. Le voile devient donc plus culturel que religieux".

Retraitée, Fatima souhaite "un jour retourner vivre au Maroc" même si ses beaux jours sont liés à ce que ses enfants décideront – rester en Belgique ou partir au Maroc. "Ma mère de 88 ans vit en Belgique, mais je n'aurais pas pu la placer dans un home. Nous ne sommes pas élevés dans cette perspective-là. Elle a donc vécu chez moi pendant 24 ans et maintenant, elle est chez mon frère. Moi, cela ne me dérangerait pas d'aller dans une maison de repos, mais qui soit quand même adaptée aux musulmans. Il ne faut pas se leurrer : on a rattrapé la culture occidentale."

→ (1) Fatima est un membre actif de l'ASBL "Dar el Ward" (ou la Maison des roses). Fondée en 1991 par 17 femmes d'origine marocaine, cette association organise des activités spécifiques pour les femmes (natation, ateliers de paroles, ...), avec une attention particulière pour les femmes de la première génération, mais aussi des activités "mixtes" (voyages culturels, camps de vacances...). Toutes les activités organisées par l'ASBL visent en outre à venir en aide aux plus démunis.

